

Acte I		Actes II à IV		Acte V	
<i>Le pouvoir politique des Médicis toujours sous contrôle de l'étranger, du pape... et du cardinal Cibo</i>					
2	L'ORFEVRE - Il y a de par le monde deux architectes mal avisés qui ont gâté l'affaire : je vous le dis en confiance, c'est le pape et l'empereur Charles [...] Après quoi ils ont jugé à propos de prendre une des colonnes dont je vous parle, à savoir celle de la famille des Médicis, et d'en faire un clocher.			8	CIBO A COME - Seigneur, vous êtes duc de Florence . Avant de recevoir de mes mains la couronne que le pape et César m'ont chargé de vous confier, il m'est ordonné de vous faire jurer trois choses. COME - [...] et quant au gouvernement des affaires, [<i>l'engagement</i>] de ne jamais m'écarter du conseil et du jugement des très prudentes et très précieuses Seigneuries auxquelles je m'offre en tout, et recommande bien dévotement.
3	LA MARQUISE A CIBO - Et vous, son bras droit , cela vous est égal que le duc de Florence soit le préfet de Charles Quint, le commissaire civil du pape , comme Baccio est son commissaire religieux ?	II,3	CIBO - Oui, je suivrai tes ordres, Farnèse [...] Tu as deviné qui j'étais, lorsque tu m'as placé auprès d'Alexandre sans me revêtir d'aucun titre qui me donnât quelque pouvoir sur lui. C'est d'un autre qu'il se défiera, en m'obéissant à son insu .		
4	LE DUC - César et le pape ont fait de moi un roi.	III,3	LORENZO - L'empereur et le pape avaient fait un duc d' un garçon boucher .	7	LORENZO - Que Côme, un planteur de choux , ait été élu à l'unanimité..
<i>La présence d'une force d'occupation militaire allemande pour maintenir l'ordre</i>					
2	UN SOLDAT <i>au marchand</i> - Gare, canaille ! laissez passer les chevaux. LE MARCHAND - Canaille toi-même, Allemand du diable ! <i>Le soldat le frappe de sa pique.</i>	III,3	<i>Un officier allemand et des soldats</i> [...] L'OFFICIER - Pas de menace ; j'exécute les ordres du duc , et n'ai rien à souffrir de personne [...] L'OFFICIER - Hors de là, canaille ! laissez passer la justice du duc, si vous n'aimez pas les coups de hallebarde [...] Le premier qui approche de trop près, un coup de pique dans le ventre ! Cela leur apprendra à se mêler de leurs affaires.	6	LES SOLDATS - Gare ! retirez-vous [...] UN SOLDAT - Meurs donc.
5	<i>Passe un officier allemand.</i> L'OFFICIER - Otez-vous de là, messieurs ; des dames veulent s'asseoir.			7	LORENZO - Qu'une centaine de jeunes étudiants, braves et déterminés, se soient fait massacrer en vain...
				8	LES SOLDATS - Gare, canaille !
<i>La collusion et la lâcheté des Huit (+ l'isolement du seul courageux d'entre eux)</i>					
4	SIRE MAURICE - Si le gouvernement de Votre Altesse n'est pas entouré d'un profond respect, il ne saurait être solide.	III, 3	PHILIPPE - Les Huit ! un tribunal d'hommes de marbre! une forêt de spectres, sur laquelle passe de temps en temps le vent lugubre du doute qui les agite pendant une minute, pour se résoudre en un mot sans appel ! [...] LORENZO - Rentrez chez vous, tâchez de délivrer vos enfants - si vous ne le pouvez pas, laissez-leur subir une légère punition - je sais pertinemment qu'il n'y a pas d'autres dangers pour eux.	1	SIRE MAURICE - Déjà le peuple se porte en foule vers le palais. Toute cette hideuse affaire a transpiré - nous sommes morts si elle se confirme - on nous massacra [...] NICCOLINI - Le duc est mort ; il faut en élire un autre , et cela le plus vite possible. Si nous n'avons pas un duc ce soir ou demain, c'en est fait de nous . Le peuple est en ce moment comme l'eau qui va bouillir [...] SIRE MAURICE - Vos voix, seigneurs. RUCCELLAI - Je m'oppose à ce vote formellement, et au nom de tous les citoyens [...] Il ne faut plus à la république ni princes ni ducs ni seigneurs - voici mon vote. VETTORI - Votre voix n'est qu'une voix . Nous nous passerons de vous.
		IV, 2	PIERRE - J'étais bien sûr que les Huit me renverraient absous, et toi aussi.		

Les intérêts particuliers et les postures inefficaces des grandes familles florentines (+ la collaboration de certains individus)

2	<p>LE MARCHAND - Il paraît que la Nasi est une belle gaillarde, et que le Martelli est un heureux garçon. C'est une famille bien florentine, celle-là ! Quelle tournure ont tous ces grands seigneurs ! [...]</p> <p>L'ORFEVRE - Que les grands seigneurs s'amusent, c'est tout simple - ils sont nés pour cela [...] Les murailles de tous ces palais-là n'ont jamais mieux prouvé leur solidité. Il leur fallait moins de force pour défendre les aïeux de l'eau du ciel qu'il ne leur en faut pour soutenir les fils quand ils ont pris de leur vin [...]</p> <p>L'ORFEVRE - Les familles florentines ont beau crier [...] les Médicis gouvernent au moyen de leur garnison.</p>	II,4	<p>LORENZO - Le titre d'ambassadeur à Rome n'appartient à personne en ce moment. Mon oncle se flattait de l'obtenir de vos bontés [...]</p> <p>LE DUC - Eh bien, mon cher Bindo, voilà qui est dit. Viens demain matin au palais.</p> <p>BINDO - Altesse, je suis confondu. Comment reconnaître... [...] C'est un tour infâme.</p> <p>VENTURI - Qu'est-ce que vous ferez ?</p> <p>BINDO - Que veux-tu que je fasse ? je suis nommé.</p>	2	<p>LORENZO - Je les ai avertis ; j'ai frappé à toutes les portes républicaines, avec la constance d'un frère quêteur [...] Je pense qu'à l'heure qu'il est, ils se sont éveillés plus d'une fois et rendormis à l'avenant [...] J'entends qu'ils ont haussé les épaules et qu'ils sont retournés à leurs dîners, à leurs cornets et à leurs femmes [...] Je crois que les Pazzi font quelque chose ; je crois qu'ils font des armes dans leur antichambre, en buvant du vin du Midi de temps à autre, quand ils ont le gosier sec.</p>
		IV, 7	<p>LORENZO - Je viens vous avertir que le duc doit être tué cette nuit. Prenez vos mesures pour demain avec vos amis, si vous aimez la liberté [...]</p> <p>ALAMANNO - C'est toi, Renzinaccio ? Eh ! entre donc souper avec de bons vivants qui sont dans mon salon [...]</p>		
		IV, 10	<p>LE CARDINAL - Apprenez qu'il a dit ce soir à deux personnes de ma connaissance, publiquement, qu'il vous tuerait cette nuit [...]</p> <p>SIRE MAURICE - Altesse, défiez-vous de Lorenzo. Il a dit à trois de mes amis, ce soir, qu'il voulait vous tuer cette nuit.</p>	7	<p>LORENZO - Que les républicains n'aient rien fait à Florence, c'est là un grand travers de ma part.</p>

L'inefficacité bavarde et la division des Strozzi

2	<p>L'ORFEVRE - Le plus brave homme de Florence, c'est Philippe Strozzi.</p>	III, 7	<p>PHILIPPE - C'est par nous qu'on commence, c'est à nous de tenir ferme. Notre premier cri d'alarme, comme le coup de sifflet de l'oiseleur, va rabattre sur Florence une armée tout entière d'aigles chassés du nid. Ils ne sont pas loin ; ils tournoient autour de la ville, les yeux fixés sur ses clochers. Nous y planterons le drapeau noir de la peste [...]</p> <p>Liberté, vengeance, voyez-vous, tout cela est beau. J'ai deux fils en prison et voilà ma fille morte. Si je reste ici, tout va mourir autour de moi ; l'important, c'est que je m'en aille et que vous vous teniez tranquilles.</p>	2	<p>PHILIPPE - O notre nouveau Brutus ! je te crois et t'embrasse. - La liberté est donc sauvée ! [...] Le duc est mort ! - ah ! il n'y a pas de haine dans ma joie - il n'y a que l'amour le plus pur, le plus sacré pour la patrie, j'en prends Dieu à témoin.</p> <p>LORENZO - Allons, calme-toi. - Il n'y a rien de sauvé que moi, qui ai les reins brisés par les chevaux de l'évêque de Marzi.</p>
6	<p>LE QUATRIEME BANNI - Philippe Strozzi nous écrira à Venise ; quelque jour nous serons tout étonnés de trouver une armée à nos ordres.</p> <p>LE TROISIEME - Que Philippe vive longtemps ! tant qu'il y aura un cheveu sur sa tête, la liberté de l'Italie n'est pas morte !</p>	IV, 9	<p>LORENZO - Si les républicains étaient des hommes, quelle révolution demain dans la ville ! Mais Pierre est un ambitieux ; les Ruccellaï seuls valent quelque chose. - Ah ! les mots, les mots, les éternelles paroles ! S'il y a quelqu'un là haut, il doit bien rire de nous tous ; cela est très comique, très comique, vraiment. - O bavardage humain ! ô grand tueur de corps morts ! grand défonceur de portes ouvertes ! ô hommes sans bras !</p>	4	<p>PIERRE - Le roi de France protégeant la liberté de l'Italie, c'est justement comme un voleur protégeant contre un autre voleur une jolie femme en voyage. Il la défend jusqu'à ce qu'il la viole [...] Maudit soit ce Lorenzaccio, qui s'avise de devenir quelque chose ! Ma vengeance m'a glissé entre les doigts [...] Laissons-là ces femmelettes qui ne pensent qu'au nom de mon père et qui me toisent toute la journée pour chercher par où je lui ressemble.</p>

Les querelles stériles et le cycle des vengeances personnelles

5	LE PRIEUR - Julien, je ne sais pas si tu sais que c'est de ma soeur que tu parles. SALVIATI - Je le sais très bien ; toutes les femmes sont faites pour coucher avec les hommes et ta soeur peut bien coucher avec moi [...] Ne dirait-on pas que toute la vertu de Florence s'est réfugiée chez ces Strozzi? Le voilà qui se retourne. Ecarquille les yeux tant que tu voudras, tu ne me feras pas peur.	II, 6	PIERRE - Non, mon père, je ne me cacherai pas. L'insulte a été publique, il nous l'a faite au milieu d'une place. Moi, je l'ai assommé au milieu d'une rue, et il me convient demain matin de le raconter à toute la ville. Depuis quand se cache-t-on pour avoir vengé son honneur ?	5	LE PETIT SALVIATI - Ne me donne pas de coup de pied, Strozzi. LE PETIT STROZZI - Tiens, chien de Salviati, en voilà encore deux [...] Tiens, canaille, porte cela à ton père, et dis-lui qu'il le mette avec l'estafilade qu'il a reçue de Pierre Strozzi, empoisonneur que tu es. Vous êtes tous des empoisonneurs.
---	--	-------	---	---	---

L'échec politique de la marquise Cibo, qui redevient une bonne épouse aimée de son mari

3	LA MARQUISE - Adieu, Laurent ; revenez, revenez! [...] LE CARDINAL - Heureux celui qui sait se faire aimer ainsi après sept années de mariage.	III,7	LA MARQUISE - O mon Laurent ! j'ai perdu le trésor de ton honneur, j'ai voué au ridicule et au doute les dernières années de ta noble vie. Tu ne presseras plus sur ta cuirasse un coeur digne du tien ; ce sera une main tremblante qui t'apportera ton repas du soir quand tu rentreras de la chasse.	3	DEUXIEME GENTILHOMME - Il paraît que ce bon marquis n'est pas d'une nature vindicative. Qui ne sait pas à Florence que sa femme a été la maîtresse du feu duc ? PREMIER GENTILHOMME - Ils paraissent bien raccommodés. J'ai cru les voir se serrer la main.
---	---	-------	---	---	--

Les intérêts particuliers et le refus de certains marchands d'assumer leurs responsabilités

2	LE MARCHAND - J'avoue que ces fêtes me font plaisir, à moi . On est dans son lit bien tranquille, avec un coin de ses rideaux retroussés ; on regarde de temps en temps les lumières qui vont et viennent dans le palais; on attrape un petit air de danse sans rien payer et on se dit : "Hé, hé, ce sont mes étoffes qui dansent, mes belles étoffes du bon Dieu sur le cher corps de ces braves et loyaux seigneurs. "	II, 4	LORENZO - Le seigneur Venturi, bien qu'il ne vende point de soie, demande un privilège pour ses fabriques [...] Vos armoiries sur la porte, avec le brevet. Accordez-le-lui, monseigneur, si vous aimez ceux qui vous aiment. LE DUC - Voilà qui est bon [...] BINDO - Que veux-tu que je fasse ? je suis nommé. VENTURI - Cela est terrible.	5	LE MARCHAND - Comment ! comment ! vous êtes donc absolument incapable de calculer ? vous ne voyez pas ce qui résulte de ces combinaisons surnaturelles que j'ai l'honneur de vous expliquer ? [...] Il en résulte que six Six ont concouru à la mort d'Alexandre (= <i>la mort d'Alexandre étant mise sur le compte des astres, les hommes ne sont pas maîtres de leur destin, il n'y a rien à y faire.</i>)
5	LE MARCHAND - Voyez, mesdames ; que vos seigneuries acceptent un tabouret sous mon auvent [...] PREMIERE DAME - Cela est de Venise ? LE MARCHAND - Oui, magnifique Seigneurie ; vous en lèverai-je quelques aunes ?				LE MARCHAND - On dit que le provéditeur, Roberto Corsini, est allé hier soir à l'assemblée des républicains, au palais Salviati. L'ORFEVRE - Rien n'est plus vrai. Il a offert de livrer la forteresse aux amis de la liberté, avec les provisions, les clefs, et tout le reste. LE MARCHAND - Et il l'a fait , voisin ? est-ce qu'il l'a fait ? c'est une trahison de haute justice. L'ORFEVRE - Ah bien oui, on a braillé , bu du vin sucré, et cassé des carreaux ; mais la proposition de ce brave homme n'a pas seulement été écoutée. Comme on n'osait pas faire ce qu'il voulait, on a dit qu'on doutait de lui, et qu'on le soupçonnait de fausseté dans ses offres.

La résistance inutile de quelques étudiants seulement

5	<p>PREMIER BOURGEOIS - Il y a eu une émeute à Florence ?</p> <p>DEUXIEME BOURGEOIS - Presque rien - Quelques pauvres jeunes gens ont été tués sur le Vieux- Marché.</p> <p>PREMIER BOURGEOIS - Quelle pitié pour les familles !</p> <p>DEUXIEME BOURGEOIS - Voilà des malheurs inévitables.</p>			5	<p>L'ORFEVRE - Mes ouvriers, voisin, les derniers de mes ouvriers frappaient avec leurs instruments sur les tables, en voyant passer les Huit, et ils leur criaient : "Si vous ne savez ni ne pouvez agir, appelez-nous, qui agiron" [...] Il y en a [des Florentins] qui voulaient, comme vous dites, mais il n'y en a pas qui aient agi. Tout vieux que je suis, j'ai été au Marché-Neuf, moi, et j'ai reçu dans la jambe un bon coup de hallebarde. Pas une âme n'est venue à mon secours. Les étudiants seuls se sont montrés.</p>
				6	<p>UN ETUDIANT - Puisque les grands seigneurs n'ont que des langues, ayons des bras. Holà, les boules, les boules ! citoyens de Florence, ne laissons pas élire un duc sans voter [...] Nous voulons mourir pour nos droits.</p>
				7	<p>LORENZO - Qu'une centaine de jeunes étudiants, braves et déterminés, se soient fait massacrer en vain...</p>

La popularité des Médicis auprès du peuple, qui se contente de faire le badaud

2	<p>PREMIER ECOLIER - Regarde tout ce monde autour de la porte ; en voilà des chevaux, des pages et des livrées ! [...]</p> <p>L'ORFEVRE - Entendez-vous les petits badauds ?</p>			1	<p>RUCCELLAI - Pauvre peuple ! quel badaud on fait de toi !</p>
5	<p>DEUXIEME BOURGEOIS - On vient crier à son de trompe que César est à Bologne, et les badauds répètent: "César est à Bologne", en clignant des yeux d'un air d'importance, sans réfléchir à ce qu'on y fait [...] Que s'ensuit-il ? Une réjouissance publique. Ils n'en voient pas davantage ; et puis, un beau matin, ils se réveillent tout endormis des fumées du vin impérial, et ils voient une figure sinistre à la grande fenêtre du palais des Pazzi. Ils demandent quel est ce personnage, et on leur répond que c'est leur roi.</p>			8	<p>DES GENS DU PEUPLE - Vive Médicis ! Il est duc, duc ! il est duc !</p>

Légendes des couleurs

- ◆ **le pouvoir à Florence : le pouvoir visible (les ducs successifs) / les puissances qui les imposent (César = Charles Quint et le pape Alexandre Farnèse = Paul III)**
- ◆ **le pouvoir occulte : le cardinal Cibo, l'émissaire secret du pape**
- ◆ **les manifestations de la tyrannie sur les citoyens : violence et répression**
- ◆ **les intérêts particuliers des Florentins : fêtes, festins, réjouissances pour les nobles, prospérité économique pour les marchands.**
- ◆ **la dialectique de la parole et de l'action : faire et/ou agir, parler pour ne rien faire, etc**
- ◆ **le prétexte de l'impuissance pour ne surtout rien changer**

Certaines récurrences (ou variations) de termes sont signalées en orange.